

Notes de lectures (suite)

Philosophe oublié

On ne lit plus guère Leopardi de nos jours. Ce moraliste, philosophe et poète italien est né en 1798 à Recanati et est mort à Naples en 1837. Nietzsche l'admirait et on le compare parfois, à tort, à Schopenhauer à cause de son pessimisme radical dû en grande partie à une vie difficile, marquée par la maladie. Schopenhauer, lui, était nanti, vivant en bourgeois paisible, soucieux de sa carrière et fuyant... les microbes comme tout hypochondriaque qui se respecte.

Leopardi avait montré une singulière indifférence à l'égard des biens matériels et des distinctions sociales. Il tenait les objets ordinaires de l'ambition humaine pour indignes d'une poursuite sérieuse. Accoutumé à la douleur et à l'ennui, il considérait la vie comme un mal sans remède dont il faut prendre son parti avec résignation. Après une très courte halte dans le catholicisme, il était passé, non au scepticisme des Byron et des Musset, mais à un pessimisme dogmatique dont il ne s'écarta jamais dès lors.

Il faut être bien arrimé pour lire les pensées de Leopardi que nous découvrons pour la première fois dans leur intégralité. Tout Leopardi se trouve dans ces lignes bien sombres : «La mort n'est pas un mal : elle libère l'homme de ses maux et, le privant de tous les biens, lui enlève toutes les jouissances, ne lui en laisse que la soif et apporte avec elle toutes les douleurs. Et pourtant, c'est la mort que l'on redoute et la vieillesse que l'on désire. «N'oublions pas que Leopardi a souffert moralement et physiquement dans une vie qui s'est terminée à 39 ans.

Giacomo Leopardi : «Pensées», 90 pages, 612 F, éd. Alia, 16 rue Charlemagne, F-75004 Paris (avec fines illustrations jaquette bleu nuit).

Jean Devyver